

PAULETTE ÉDITRICE



DES BATTEMENTS
DE CŒUR

LUCIE DELARUE-MARDRUS

DES BATTEMENTS DE CŒUR

LUCIE DELARUE-MARDRUS

Des îlots dans l'océan

Quand la vie qu'on a vécue n'a pas été quelconque, un moment vient où, malgré soi, pour ainsi dire, on se voit forcé d'écrire ses mémoires.

Ce moment arrive pour moi juste comme j'ai l'impression de commencer le tome troisième et dernier de mon existence. Car l'âge que j'ai, nonobstant des dehors assez jeunes, me place entre peu d'avenir et beaucoup de passé.

Mon intention n'est pas de raconter par le menu. Ce que je veux, c'est, dans un océan d'oubli, laisser émerger quelques îlots, c'est grouper cet archipel de souvenirs afin d'établir ma vérité, c'est rester, une fois disparue, non pas entière, mais essentielle. [...]

Des faits ? Des dates ? Plutôt des chocs, des charmes. En un mot, des battements de cœur.

Novembre 1936,

Paris.

A la maison, il y avait trois protections suprêmes. Avant tout maman, être invulnérable, tout-puissant et bon ; ensuite Armande, la cuisinière, avec sa figure simiesque et son fort accent normand ; enfin l'Anglaise, pas toujours la même au cours de ma longue enfance, mais qui, durant la période dont je parle, fut miss Suzannah Corner, patience, dévouement, poésie.

Arrivée chez nous dix-huit mois après ma naissance et succédant à une miss Edith (qui faillit me tuer en me laissant tomber de ses bras dans l'escalier, chute *dont je me souviens* et dont on peut déceler la marque sur l'un de mes sourcils), je dois à miss Corner d'avoir parlé l'anglais mieux que le français jusqu'environ 5 ans, – l'anglais que je n'ai jamais délaissé depuis, seconde langue qui m'a valu tant de joies.

A elle je dois aussi d'avoir été nourrie de *Nursery Rhymes* et de légendes britanniques délicieusement puériles, domaine des fées dont je fus et resterai, pour le reste de ma vie, ineffaçablement influencée.

Ma sœur Georgina (depuis sœur de Saint-Vincent-de-Paul) et moi, nées à deux ans de distance, et qu'on appelait « les petites », étions l'objet des soins particuliers de miss Corner. Je me souviens de rubans bleus et roses qu'elle nous mettait dans les cheveux, des couronnes de fleurs des champs qu'elle nous enseignait à tresser, surtout des charmantes choses dont elle nous emplissait la tête. [...] C'est de par la ferme volonté de notre mère que nous eûmes, étant petites, cette poétique éducation anglaise dont les traces sont restées indélébiles aussi bien chez mes sœurs qu'en moi-même. De cela, du soin qu'elle prit aussi de nous faire enseigner la musique (je ne me souviens pas avoir appris mes notes et crois être née avec le solfège en moi), je garde à

la mémoire de ma mère une reconnaissance qui ne mourra qu'avec moi, de même que je remercie celle de mon père de nous avoir toujours voulues dans de grands et beaux espaces et ne jouant jamais qu'entre nous.

*

Mes sœurs m'inspiraient une grande admiration en même temps qu'une grande crainte. Cinq fois écrasée par leur aînesse, je me sentais, entre leurs mains, le jouet vivant qu'on se dispute avec maintes tendres bousculades.

Elles avaient sur moi tous les droits. Eperdue de douceur et d'obéissance, enfant craintive et silencieuse, je me laissais incorporer sans y comprendre grand'chose à leurs jeux toujours bouillonnants d'imagination ; car, nées des mêmes éléments que moi, elles aussi pourraient raconter leur féerie intérieure quand elles étaient petites, et j'ai su plus tard quels événements inoubliables avaient également frappé leur enfance.

L'aînée, Alice (toujours de ce monde), aurait fait par la suite un peintre remarquable si, mariée et mère, son existence ne s'était orientée autrement. La seconde, Marguerite, savante de la famille, devait devenir la veuve jeune encore qui s'épuise à élever trois garçons (dont deux sont morts à la guerre) et qui finit par mourir elle-même de tous les coups assénés par un malheureux destin. La troisième, Suzanne, également mariée et mère, née poète, mais qui ne s'est pas exprimée, se découvrit sur le tard une vocation de paysagiste, talent spontanément mûri. La quatrième, Charlotte, mariée à un artiste connu, sans enfants, est un peintre professionnel depuis sa jeunesse, et un fort bon

peintre. La cinquième, Georgina, mystique, exaltée, poète aussi, douée étrangement pour la sculpture (et qui ne s'en aperçut qu'au couvent), est morte sous la cornette ailée des Filles de la Charité, après plus de trente ans de modeste dévouement près de ses malades de l'hôpital Mustapha d'Alger, dont des lépreux.

Et toutes bonnes dessinatrices, excellentes musiciennes.

Quelle bande originale cela devait faire, ces six petites filles bien douées ! « Et comme elles étaient toutes jolies !... », disaient les bonnes gens de Honfleur qui nous y avaient connues.

Ils gardaient aussi le souvenir ébloui de la beauté de notre père, lequel, en effet, avait le masque des classiques grecs, les plus beaux yeux noirs du monde et l'allure d'un grand seigneur. Et la musique de sa voix était connue au Palais.

Quant à maman, toujours rougissante, avec ses immenses yeux pers à variations, toute menue, jolie et ne l'ayant jamais su, possédant une voix magnifique dont elle se servit seulement pour nous bercer, sa bonté pour le pauvre monde était proverbiale. A la maison, son abnégation de mère passionnée s'alliait à une réserve qui touchait à la froideur. Elle ne pouvait souffrir qu'on l'embrassât, par exemple, même nous. Jusqu'à sa mort, pourtant, elle ne vécut que pour ses enfants et petits-enfants, tellement enfant elle-même sans qu'elle s'en doutât, et d'une génération si candide, que ses six filles, en vieillissant, finissaient presque par la considérer comme une sorte de petite sœur.

Fin de l'extrait

Des battements de cœur

Née dans une famille normande fortunée, Lucie Delarue-Mardrus (1874-1945) s'est illustrée dans le monde littéraire et la bonne société parisienne de son époque. Membre du premier jury du Prix Femina, elle épouse un orientaliste en 1900 et l'accompagne dans de lointains voyages jusqu'à leur divorce en 1915. Ces expériences et son ancrage normand ont nourri les 80 volumes, aujourd'hui oubliés, qu'elle a publiés de son vivant.

Le présent ouvrage est composé de fragments consacrés à sa jeunesse. Ceux-ci sont extraits de *Mes Mémoires*, épais volume paru chez Gallimard en 1936.

Présente édition (juin 2018) © Paulette éditrice

ISBN : 978-2-940575-16-9

Il a été tiré 300 exemplaires de ce livre sur les presses de Cric Print, imprimerie coopérative, à Marly (Suisse), en mars 2018.

Paulette éditrice – CP 5312 – 1002 Lausanne (Suisse)

Responsables d'édition : Guy Chevalley & Noémi Schaub

Paulette éditrice défend une langue française vivante et plurielle. Ses publications s'éloignent parfois du français de référence.

Elle remercie de leur soutien le Service des bibliothèques et archives de la Ville de Lausanne, la Loterie Romande et la Conférence intercantonale de l'instruction publique de la Suisse romande et du Tessin (CIIP).

www.paulette-editrice.ch

Collection Les pives

- 1 *Qui-vive* Anne-Sophie Subilia
- 2 *La belle époque* Elodie Glerum
- 3 *New York K.O.* Céline Zufferey
- 4 *Les morts d'Omar* Jonah Malak
- 5 *Villes mortes* Sarah Berthiaume
- 6 *La vie rustique* Arsène Houssaye
- 7 *Electrocuter une éléphante* Bruno Pellegrino
- 8 *Chroniques d'outre-scène - Acte III* Jeanne Perrin
- 9 *Long manteau blanc* Chryssoxéni Prokopaki
- 10 *Lina* Greta Gratos
- 11 *Hiroshimoi* Véronique Grenier
- 12 *Le déjeuner à tout casser* Charles Monselet
- 13 *Hors-la-loi* Julie Guinand
- 14 *Petites leçons de justice* Juan Mayorga
- 15 *Seconde nature* Matthieu Ruf
- 16 *Des battements de coeur* Lucie Delarue-Mardrus
- 17 *Félix et le fleuve* Maude Nepveu-Villeneuve
- 18 *Les hôtes* Anne-Sophie Subilia

Pour recevoir les pives chez vous et soutenir une démarche locale,
originale et responsable, abonnez-vous : www.paulette-editrice.ch